

HENRI LESSARD

NOCE ET AUTRES PLONGEONS

suivi de **GALETS**

Nouvelles

Collection du Circonvolu

HENRI LESSARD
Éditeur

C2. 20241230

Noce et autres plongeons

suivi de

Galets

Du même auteur

Une année julienne suivi de *Perséphone*, nouvelles,
Gatineau, Henri Lessard, éditeur, 2023, 158 p. *.
Coll. « du Circonvolu ».

Ligne de grains, roman, Ottawa, Les Éditions
L'Interligne, 2022, 200 p. Coll. « Vertiges ».

Grève des anges, nouvelles, Ottawa, Les Éditions
L'Interligne, 2019, 104 p. Coll. « Vertiges ».

« Juliette et Béatrice », nouvelle, dans le collectif
Raconter l'Est ontarien, Ottawa, Les Éditions
David, 2020, p. 43-48.

Des textes de l'auteur paraissent dans les blogues
Balour 10 (balourdix.blogspot.com) et *Propos hors propos* (lepetitparc.ca/henri/).

* Disponible en ligne :

<https://lepetitparc.ca/henri/2023/04/24/une-annee-julienne/>

HENRI LESSARD

NOCE ET AUTRES PLONGEONS

suivi de **GALETS**

Nouvelles

Collection du Circonvolu

HENRI LESSARD
Éditeur

Henri Lessard

Noce et autres plongeons suivi de Galets, nouvelles

ISBN 978-2-9821444-1-5 (PDF)

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives nationales du
Québec, 2024

Henri Lessard, éditeur

Gatineau (Québec)

henricl10@hotmail.com

Révision linguistique : Jacques A. Côté.

(L'auteur assume ses bourdes.)

Copyright © Henri Lessard, 2024



CopyrightDepot.com n° 00091542-1, 14 octobre 2024

Collection du Circonvolu

Noce et autres plongeons suivi de *Galets*, nouvelles,
2024.

Une année julienne suivi de *Perséphone*, nouvelles,
2023.

*Le cerveau est un organe inutile, je le déplore
chaque jour ; que comprend-il de la réalité,
ce circonvolu enfermé dans sa boîte crânienne,
replié qu'il est comme une paire de chaus-
settes roulées au fond d'une bottine ?*

Henri Lessard, épigraphe de « Chronique des
beaux jours » dans *Grève des anges*, p. 55

Page blanche.

Note préliminaire

Les nouvelles de ce recueil ont été rédigées entre 2005 et 2024. Durant cette période, la plupart ont été abandonnées, reprises et remaniées pour être de nouveau laissées en plan. J'ai toujours considéré mes brouillons comme un réservoir de phrases et de paragraphes dans lequel j'étais libre de puiser.

Le résultat de ces emprunts à moi-même est que certains passages se retrouvent dans le présent recueil (parfois à plus d'un endroit) comme dans mes textes déjà publiés. Mon intention initiale était de supprimer ces doublons au moment de la mise au point finale. Cependant, vu leur petit nombre, j'ai préféré les conserver, me disant qu'ils étaient à leur place partout où ils avaient essaimé.

Quant aux répétitions de situations et au retour des mêmes images ou motifs d'un texte à l'autre, ce sont autant de variations sur les mêmes thèmes, toutes aussi légitimes les unes que les autres.

Page blanche.

À Julie-Anne et Julianne, la réelle et l'imaginée.

Page blanche.

Présentation

Julianne, la protagoniste de *Noce et autres plongeons*, a dix-sept ans ou vingt et quelques années, sans qu'on puisse préciser davantage, selon le désordre des textes. Elle préfère les femmes, ne dédaigne pas les hommes et trouve les guêpes plus supportables que les photographes. Voilà, vous savez l'essentiel, en dire plus serait indiscret¹.

« Je demeure la fille rechigneuse, l'amie attentive, l'élève distraite que j'étais. La vie est un petit train qui va son petit train-train jusqu'au terminus². »

« Vanité du bien-être. Que faire de cette capacité de jouissance sous-jacente dont le frémissement est toujours perceptible dans la transparence du temps qui passe³ ? »

*

Les narratrices des nouvelles de *Galets* nous ramènent au début des années 1970.

¹ Pour en savoir plus sur Julianne, reportez-vous au recueil *Une année julienne* suivi de *Perséphone*, nouvelles, 2023. Coll. « du Circonvolu ». (Téléchargeable gratuitement à BAnQ – suivre ce lien :

<https://lepetitparc.ca/henri/2023/04/24/une-annee-julienne/>)

² Extrait de « Laisser-partir », présent recueil, p. 55.

³ Extrait de « Motel Nordet », présent recueil, p. 17.

Page blanche.

NOCE ET AUTRES PLONGEONS

Page blanche.

Motel Nordet

Main à plat sur la vitre de la porte-fenêtre : le froid traverse la double épaisseur de verre et glace le creux de ma paume. La tempête s'est apaisée, il ne neige plus et le soleil se répand sur les champs empoudrés qui s'inclinent jusqu'à une rangée d'épinettes noires.

Au tiède dans ma chambre du Motel Nordet – nom de circonstance –, j'étire mon café. Ciel pur et neige immaculée : l'hiver dissimule sous sa splendeur son âme d'assassin. Qui parierait sur mes chances de survie si j'étais jetée dehors, nue dans mon peignoir de ratine blanche (gracieuseté de l'établissement), à moins de quarante degrés, sans compter le facteur éolien ? La nature est belle – et indifférente. Ma douce agonie (il paraît que mourir d'hypothermie est une délicieuse chose dans les derniers moments d'engourdissement) ne lui ferait ni chaud ni froid.

« Ma vitre est un jardin de givre, qu'est-ce que le spasme de vivre⁴... »

Je déteste ce genre de réminiscences littéraires qui me traversent la tête sans invitation. Nul givre à la fenêtre et, dans ma petite chambre thermostatée, je ne risque et n'espère aucun spasme.

Dernière gorgée de café ; c'est l'instant où l'exquise volupté d'être débouche sur un sentiment de manque et de tristesse, de gaspillage. Vanité du bien-être. Que faire de cette capacité de jouissance sous-jacente dont le frémissement est toujours perceptible dans la transparence du temps qui passe ?

⁴ Extrait approximatif de *Soir d'hiver*, poème d'Émile Nelligan.

Le vent, à bout de souffle, soulève de la poussière de neige ici et là. Rien ne m'oblige à précipiter mon départ.

La veille au soir, j'avais aperçu l'enseigne lumineuse du motel depuis l'autoroute à travers la poudrerie ; rien ne me pressait et, entre deux bourrasques, j'avais cédé aux attractions d'une chambre bien chauffée. Le sifflement des rafales lancées comme des lames de rasoir menaçait de durer toute la nuit et je m'étais enroulée dans ma couette comme dans un cocon. Un corps, après tout, n'est qu'une machine à produire de la chaleur, à son bénéfice ou à celui des autres. Un arbre avait allongé une branche jusqu'à un angle de la porte-fenêtre et, à la faveur d'une rafale plus forte que les autres, il arrivait que le bois heurte la vitre. *Inconvénient à signaler à l'administration.* J'aurais malgré tout filé un parfait sommeil jusqu'au matin quand un double bang retentit. La branche avait rebondi contre le panneau de verre, me dis-je.

La cliente inconnue à l'autre bout du motel, dormait-elle ? Dépensait-elle aussi sa chaleur à son bénéfice unique ? Pensées fugitives qui s'évanouirent bientôt dans la tiédeur du sommeil.

J'avais croisé l'inconnue la veille à la réception du motel. Yeux bleus, cheveux brun-roux perlés par les cristaux de neige fondus. J'avais soutenu son regard indiscret tandis qu'elle se retirait, ses affaires réglées. Plus tard, nous étions entrées en collision au tournant du couloir. Double « Ah ! » : de surprise chez moi, enjoué chez l'inconnue. Un instant, nous étions demeurées accrochées l'une à l'autre. Mes bras avaient eu le temps d'évaluer la souplesse de sa taille et le potentiel de volupté que recelait

sa personne entière. Elle avait continué son chemin d'un pas allègre en se retournant à demi pour m'adresser un salut de la main – geste que j'avais interprété avec quelque vraisemblance comme un « à plus tard ».

Je conservais son parfum en mémoire – autant celle des plaisirs passés que des occasions ratées.

Julianne, ma vieille, tu devrais te dégourdir ! Laisser filer une telle occasion de passer quelques heures au chaud entre des bras accueillants – ceux-là même qui t'ont ceinturée dans le couloir. S'il ne s'agissait pas d'un geste instinctif pour se garder de trébucher...

Qu'elle vienne cette fille, c'est à elle de se déranger, me dis-je encore. Après tout, laquelle de nous deux avait dévisagé l'autre avec insistance à la réception ? En une meilleure saison, j'aurais fait irruption par sa porte-fenêtre et je lui aurais dit ma façon de penser – et, du même souffle, je lui aurais appris le genre de réparation auquel je m'attendais.

À moins qu'elle ne soit partie tôt ce matin ?

Un parhélie couronne de son anneau lumineux la rangée de conifères. Un signe des dieux, comment y répondre ? Leur sacrifier une vierge ? On n'en a pas sous la main.

Agissons : j'irai m'offrir à l'inconnue, sacrifice qui en vaudra bien un autre. Je serre le nœud de ma robe de chambre et sors dans le couloir. Pas de réponse à la porte de l'effrontée. Les dieux font la sourde oreille ou la fine bouche. La belle s'est peut-être envolée. Au milieu du couloir, un coup d'œil par le hall d'entrée : deux voitures dans le parking, les nôtres. Nous étions les seules clientes du motel hier soir.

De retour dans ma chambre, j'ouvre le store vertical qui masque la moitié de la baie vitrée.

Là, sur le seuil, accroupie dans un petit tas de neige accumulée contre elle, le vent dispersant les flocons déposés dans sa chevelure, l'inconnue, revêtue d'une robe de chambre semblable à la mienne, les yeux grands ouverts, s'appuie du front et des mains contre la vitre.

*

On peut supposer que l'inconnue était sortie durant la nuit pour aller frapper à ma porte-fenêtre afin de répondre à l'invitation tacite que nous nous étions adressée. Il n'y avait pas cinquante mètres d'un bout à l'autre du motel. Quinze secondes dans le froid ne tuent pas une jeune femme au sang bouillonnant, même revêtue d'une simple robe de chambre, à la perspective de la chaude étreinte qui ne manquerait pas de l'accueillir. D'après son air narquois à la réception et son éclat de rire dans le corridor, on pouvait bien croire l'inconnue capable de jouer à la reine des neiges. Jeu périlleux : une fois à l'extérieur, il peut être impossible de revenir sur ses pas si l'on a fermé la porte-fenêtre derrière soi.

« Crise d'asthme causée par le froid. Elle l'aura surprise à mi-chemin et elle s'est effondrée devant votre porte-fenêtre, le souffle coupé : choc hypothermique fatal », avait conclu l'urgentiste.

Je ne saurai jamais si les coups à ma vitre qui m'avaient réveillée provenaient de l'inconnue ou d'une branche agitée par le vent.

Les dieux du froid et du frimas auront eu leur victime.

Page blanche.

« Plus One »

Au comptoir du café :

— Vous désirez ?

— Ça arrive, oui, mademoiselle...

Un finfinaud, comme il s'en présente tous les jours. D'où sortent-ils ? Je laisse en suspens la perche qu'il me tend (ça se dit ?), l'invitant à décliner ses désirs tarifés, pourvu qu'ils apparaissent au menu de l'établissement.

Il commande un expresso et va s'asseoir à l'une des tables exposées au soleil, le long de la vitrine. *Un client pour un café entier, ce n'est pas la grande affluence.* Je lui jette un coup d'œil à la dérobée : administrateur ou haut fonctionnaire : du sérieux, une cravate, un mètre quatre-vingt-cinq d'assurance et, visiblement, des sous.

À mon embauche il y a une semaine, on m'avait demandé de porter une épingle arborant le mot *TRAINEE* en capitales pour signaler à la compréhension de la clientèle les raisons de ma lenteur et de mes hésitations. J'ai dû expliquer à mon anglophone de patron ce que signifiait ce mot en français. D'ailleurs, j'ai déjà travaillé dans d'autres cafés et mon service n'est entaché de lenteur ou d'hésitation en aucune manière.

La preuve, la rapidité de mes réflexes. Alors que je nettoyais une table près de la sienne, le bonhomme effleure mon poignet. Je me dégage prestement.

« Je ne voulais pas !... » s'excuse-t-il.

Il est de passage dans la région et il aimerait connaître les bons coins à visiter.

— Les *bons coins*, vraiment ? Il y a l’Internet pour les dénicher. Ne me dites pas que vous n’avez pas préparé votre séjour à Ottawa ?

Je m’éloigne. Voilà qu’il entreprend Chantale, l’autre serveuse. J’ignore ce qu’il lui raconte, mais il la fait rire. Chantale, malgré son bon naturel, est tout le contraire d’une idiote. Elle a du charme, de la vivacité et, les hommes préférant les blondes selon une rumeur persistante, elle a tout pour plaire. C’est la bonne humeur sans niaiserie, notre Chantale. Elle ne m’a pas fait de confidences encore, mais je suis sûre qu’elle s’arrange pour monter au septième ciel régulièrement, ce qui ne l’empêche pas de reposer les pieds sur terre entre chaque ascension. La voir entrer dans le jeu du bonhomme me sidère. Au moins, j’apprends qu’il ne cruise pas uniquement les jeunesse. J’ai vingt-et-un ans, Chantale en a quinze de plus ; l’âge, à peu près, du client. S’il frise la quarantaine, il s’agit d’une quarantaine fringante, en fringale de chair fraîche, et Chantale n’est pas un plat rassis, loin s’en faut.

Quand elle me rejoint dans la cuisine, ses yeux brillent davantage que la coutellerie sortie du lave-vaisselle :

— Julianne ! Devine qui vient tout juste de m’offrir une fin de semaine au spa ?

— Tu parles de ce personnage, cet inconnu ?

— C’est pas un inconnu, il m’a donné sa carte :

Hébert Léonard – Leonard and Leonard Plus One Ltd, actuaires, Toronto.

— Ça ne te froisse pas d’être le plan B de monsieur Hébert de Léonard et Léonard ? Il m’a d’abord abordée avant de jeter son dévolu sur toi.

— C'est parce qu'il t'a vue en premier qu'il t'a d'abord *cruisée* ; il ne pouvait pas savoir qu'il y avait mieux en boutique. S'il m'avait vue dès son entrée, il ne t'aurait même pas remarquée.

Je m'incline devant tant de modestie et d'évidence.

— Et nous irons dans des endroits courus, il n'y a pas de danger...

— Je te fais confiance pour la tournée des coins et recoins, courus ou non.

Au moment où Hébert allait sortir après avoir échangé quelques mots encore avec Chantale, je lui lance :

— C'est bien à vous la Bentley grise, dans le parking, immatriculée GEMEAUX+1 ?

— Oui, pourquoi ? Elle occupe une place réservée ?

— Non, je me demandais, c'est tout.

Au moins, il saura que je l'ai dans le collimateur.

*

Le lundi suivant.

Chantale est revenue enchantée de sa fin de semaine. Dès que nous en aurons le temps, j'espère avoir droit à un compte rendu détaillé – formalité obligatoire entre femmes ; messieurs, si vous saviez tout ce qui se dit sur vous quand vous n'êtes plus là !

Retour non annoncé du fameux Hébert, juste avant le coup de feu du midi.

Il me salue comme sans me reconnaître et me demande si la dénommée Chantale est présente. Je lui réponds que le patron a envoyé la *prénommée* Chantale au marché pour des commissions :

« Elle ne tardera pas. Je vous sers un café, un expresso, comme l'autre fois ? »

Il commande un lait au chocolat et va s'installer à l'ombre, au fond du café. *Client versatile, prévenir Chantale de sa personnalité multiple.* Passant dans son coin (aïe ! pas ce mot !), je lui demande, va donc savoir pourquoi, s'il a finalement trouvé de *bons coins* à visiter.

— De bons coins ?

Ma question le désarçonne, elle paraît même l'indisposer. Mon apostrophe était plutôt stupide : de quoi je me mêle, en effet ? Mais je n'arrive pas à cadrer le bonhomme. Je laisse l'Héberlué à son chocolat. Peut-être ne file-t-il pas bien aujourd'hui. Chantale a dû lui pomper toute sa vitalité, le vider de tout son suc en fin de semaine. Elle abuse, cette gourmande !

Retour de Chantale. Ah ! le gentil petit couple ; sourires, baisers, main sur le bras, sur la hanche, encore un bec et que je te tâte et retâte pour m'assurer de ta tangibilité sous les vêtements. Si j'étais une personne mesquine, je rappellerais à Chantale que les effusions avec les clients sont interdites dans l'établissement.

Mais Hébert est plus qu'un client ordinaire désormais. C'est un client *Plus One*. Et qui empêchera l'amour de s'exprimer ? S'il s'agit bien d'amour. Le cœur est-il un organe génital comme les autres ?

Hébert s'attarde juste le temps d'amener Chantale au faîte de ses capacités d'illumination. Les hormones percolent des ovaires jusqu'au visage qu'elles font flamber⁵. La

⁵ Ou l'inverse ? Les notions de physiologie de Julianne sont approximatives.

nappe phréatique suinte depuis les profondeurs ; l'eau à la bouche et pas seulement ! Ils vont se revoir en fin de semaine et je sens bien que, dans l'esprit de Chantale, un sommier doit s'attendre à bientôt se faire briser les reins.

— C'est un amant comme je n'en ai pas connu beaucoup et je ne suis pas une novice en trampoline à deux sur un matelas...

Je trouve un air trop homme d'affaires à cet Hébert d'affaires, mais je ne vais pas jouer les rabat-joie.

— Moi, dis-je, j'en suis restée à l'amour romantique, aux déclarations main dans la main et-z-yeux dans les yeux. Je n'ai pas encore le cuir de l'entrejambe tanné par le passage de tous les Zébert de l'univers...

— Jalouse !

Non, vexée. Dans le fond, je me fiche d'Hébert, mais il aurait pu au moins me traiter autrement qu'en inconnue. Il avait peur de quoi, que je lui saute au cou ? Je dois en conclure que, pour Hébert, les amies de son amie de cœur (s'il s'agit bien de cœur) ne sont pas ses amies...

Le lundi suivant, retour de Chantal qu'une fin de semaine d'extase ne laisse pas toucher le sol :

— Il est infatigable, c'est un étalon, une dynamo, un cheval-vapeur, un Niagara...

— Je vois, tout pour contenter madame...

— Jalouse !

— Tu te répètes. C'est vrai que j'aurais pu arriver en renfort pour égaliser les chances. Mais ce n'est pas ma guerre et ton Hébert n'est pas de mon genre, dans les deux sens du terme, tu le sais bien...

J'allume ma tablette sur le comptoir.

« On peut apprendre beaucoup de choses avec un peu d'initiative et un soupçon de débrouillardise. »

Et de méfiance, aurais-je pu ajouter. Et, pourquoi pas, de jalousie ?

Je fais apparaître sur l'écran une photo tirée d'un site financier.

— C'est Hébert et... dit Chantale.

— Hébert Léonard *et* Hubert, Léonard itou, son frère jumeau, de *Leonard and Leonard Plus One Ltd*. Ils sont actuaires tous les deux, leur entreprise est la première au pays, la *Plus One*. Tu es sûre d'avoir *toujours* eu affaire à Hébert ?

— J'aurais fait la différence !

— Avec une relation de longue date, oui, mais pas nécessairement avec un inconnu avec qui tu couches pour la première fois. Toutes les sensations sont neuves. Comment faire la différence entre Hébert et Hubert s'ils se sont relayés discrètement à ton chevet ?

— Jalouse !

— C'est ton seul argument ?

Chantale fait pivoter l'appareil pour mieux examiner les photos :

— Même s'il a un frère jumeau, ça ne prouve pas qu'il était présent lui aussi.

— Mais sais-tu auquel des jumeaux tu as eu affaire ? Hébert peut se faire passer pour Hubert et vice versa. Essaye de te souvenir d'un détail, comme un grain de beauté, qui permettrait de t'assurer que tu as toujours eu affaire au même homme d'affaires.

Le doute s'est quand même infiltré dans son esprit :

— Mais pourquoi ? Il aurait... *ils auraient* pu jouer franc jeu. Non, j'ai toujours eu affaire à Hébert..., dit-elle, catégorique. Ou à Hubert, va donc savoir ! *Whatever*, je suis sûre d'avoir profité des services du plus doué, du *plus one* de la paire des Léonard limitée ; l'un ou l'autre, l'Hébert ou l'Hubert, celui à qui j'ai eu affaire s'est dépensé comme deux pour moi ! Nah !

— Quand vous revoyez-vous ?

— Demain soir...

— Déjà ? Vous ne pouvez pas patienter jusqu'à samedi ? Dans le fond, ça prouve qu'*on ne se lasse pas* de toi.

Son portable, laissé sur le comptoir, sonne. L'écran affiche « H. LEONARD ».

« Qu'est-ce que je te disais ? *Ils ne peuvent plus* se passer de ta charmante personne. »

Je l'abandonne à sa conversation, je dois aller ramasser la vaisselle sur la terrasse.

*

Plus de nouvelles d'Hébert ou d'Hubert depuis le dernier rendez-vous. L'infatigable se serait-il finalement fatigué de Chantale ? Il ne répond pas à ses appels. Chantale a laissé plusieurs messages au bureau d'Hébert (elle n'a pas osé en laisser à celui d'Hubert). Hébert a fini par lui répondre par texto qu'il ne la connaît pas, et il la somme de ne plus l'importuner.

Chantale reste sans voix. Même s'ils ne se sont rien promis et que, dans la tête de chacun, cette aventure n'allait pas perdurer, c'est trop fort.

« Téléphone à Hubert ; il te connaît peut-être, lui. »
Chantale me lance un regard noir (non, bleu glacial).

*

Tout est calme ce matin au café. Les jours ont passé et je ne surveille plus Chantale du coin de l'œil, des fois que son humeur la pousse à envoyer promener un client difficile. Une voiture sport rouge s'engage dans le parking. Trente secondes plus tard, Hébert prend connaissance des lieux depuis le seuil.

Quel culot !

Il se dirige vers Chantale :

« Bonjour. Chantale, je suppose ? Je peux *vous* parler un moment ? Ensuite, vous décidez de ce que vous ferez. Mais d'abord, je me présente, Hébert Léonard, de Toronto, le véritable Hébert. »

Il s'assied et, comme je l'ai déjà fait, il allume sa tablette qu'il fait glisser vers Chantale, restée debout, muette, blanche d'humiliation et de colère contenue. Je me dis que la serpillière qu'elle serre entre ses poings répondrait à la définition d'une arme contondante si elle la manipulait avec force, décision et précision.

« Me voici avec mes deux frères jumeaux, Hubert et Humbert. Nous sommes des triplets identiques ; le terme jumeaux ne s'applique donc pas vraiment à mes frères. »

Chantale se laisse tomber sur la chaise devant Hébert (si c'est bien lui).

« Vous avez eu affaire à Hubert et à Humbert jusqu'ici. Hubert vous a donné ma carte professionnelle par erreur. Il était dans la région avec Humbert et tout le reste en a

découlé. Nous sommes un peu taquins et la blague a trop bien marché. Humbert est ingénieur, il ne fait pas partie de notre firme d'actuariat. »

Je saisis le double sens du GEMEAUX+1 de la plaque d'immatriculation : *Leonard and Leonard Plus One Ltd.*

Ou DES JUMEAUX + UN : des triplets !

Je m'attends à voir les deux autres surgir et à devoir composer avec l'offre d'une partouze improvisée sur les tables du café. Non, Hébert est venu seul au nom de la fratrie entière faire pardonner les frasques de ses « jumeaux ». Finalement, le plus galant du trio, le *Plus One* de la portée, c'est lui.

Les triplets Léonard, par les bons soins d'Hébert (le vrai, le seul, l'unique), offrent à Chantale un abonnement d'un an à un spa bien coté de la région. Chantale hésite, non : elle vacille. À la fin, elle prend le bulletin d'abonnement des mains d'Hébert, le gifle gentiment avec le bout de carton avant de l'utiliser comme éventail et de se mettre à chantonner *Le temps est bon*, de Stéphane Venne :

« *Tam, tam, talam... Le temps est bon, le ciel est bleu, j'ai trois amis qui sont aussi mes amoureux...* »

Tout pour contenter madame... Elle va faire des jalouses si le couplet parvient à d'autres oreilles.

Page blanche.

La guêpe⁶

Rosaline est photographe. Moi, les photographes m'éner�ent. Toujours inquiets de la mise au point, du temps d'obturation, de la lumière, de la distance focale, du cadrage ; de vrais « m'as-tu-vu avec mon bel équipement et mon souci de la perfection ! » L'idée de laisser les paysages et les gens en paix ne leur vient jamais   l'esprit.

Nous étions à la terrasse d'un café, à l'ombre d'un arbre, dans un angle reculé, loin des passants. L'après-midi fournissait la preuve que le paradis sur terre existait. Il ventait juste assez pour caresser sans décoiffer. La brise se montrait en revanche incapable de chasser la guêpe qui revenait sans cesse tournoyer autour de notre table. Rosaline me tirait le portrait avec tact et discrétion.

Rosaline n'a rien d'une guêpe importune. Je la mets à part dans ma détestation des gens de sa confrérie au gros œil noir et au zoom fouineur. Rosaline est Rosaline et ça l'excuse de tout. Je laissais mon café tiédir dans sa tasse, goûtant à la douceur du temps.

« Fiche-lui la paix, dis-je à Rosaline qui faisait de grands gestes pour chasser la sempiternelle guêpe, tu *nous* tombes sur les nerfs. Elle ne te piquera pas, tu ne goûtes pas bon pour elle. » Rosaline recula sa chaise. Mon bustier bâillait et Rosaline visait le profil d'un sein et le candide

⁶ Une version antérieure de ce texte a été publiée le 19 décembre 2023 dans le blogue *Balour 10* sous le titre « Dit-elle ou la guêpe » : <https://balourdix.blogspot.com/2023/12/dit-elle-ou-la-guepe.html>.

téton qu'il offrait aux regards en biais. (Je faisais celle qui ne soupçonnait rien.)

La guêpe revint, au grand dam de Rosaline.

Je trempai mon doigt dans la cassonade cristallisée sur le rebord de ma tasse de café – cassonade qui expliquait en partie l'insistance de la guêpe. J'enduisis délicatement (et discrètement) le bout de mon sein de sirop sucré (le sirop est le pléonasme du sucre). La guêpe se posa au-dessus de l'aréole, comme pour s'assurer du bon angle d'attaque, et descendit jusqu'au téton. Ah, le délicat contact des six petites pattes sur l'épiderme qui frisonne !

La guêpe butina avec entrain, bonne guêpe qu'elle était, tandis que les criquets – plutôt, les déclics de l'appareil de Rosaline – se déchaînaient. Finalement, la guêpe, repue, s'envola.

Donner le sein à une guêpe ; qui pourrait se vanter d'avoir poussé l'amour des petites créatures du Bon Dieu aussi loin ?

Un peu de sucre restait sous l'aréole. Rosaline mouilla une serviette en papier de sa salive et essuya (discrètement) le résidu de sirop sur la partie concernée de mon anatomie.

— Ça risquait de maculer ton bustier et d'attirer d'autres guêpes.

Elle avait ses photos, ce dernier point redevenait celui qui la préoccupait le plus.

Quand même, je venais de lui démontrer qu'elles étaient inoffensives.

À chacun ses phobies. Moi, les photographes ; elle, les guêpes.

Vertiges

Nager sous la pluie, à trente étages du sol. L'eau et le ciel ne faisaient qu'un ; quand je remontais à la surface, ma tête émergeait dans les nuées, à la source même de la pluie. Depuis l'extrémité du plongeoir, la vue portait sur l'espace balayé par les rafales ; des cataractes tombaient des nues, estompaient les édifices voisins, falaises reculées d'un autre rivage. Un instant, je pouvais croire que j'allais piquer du nez dans un vide vertigineux.

L'humidité n'est tolérable que sous l'eau. La moiteur du climat de Séoul en été, avec ses pluies qui n'en finissent pas, me convenait mal. En compagnie d'autres étudiants qui me convenaient aussi mal et que je boudais ostensiblement, je participais à une conférence internationale.

Retour dans ma chambre. Autre vue en plongée par la baie vitrée : le cadre faisait saillie sur la façade de l'hôtel ; on aurait dit un court plongeoir ou une mince corniche. Je me plaquais contre la paroi de verre, nue – je vais toujours nue entre mes quatre murs : durant le jour, les lumières éteintes, les fenêtres sont aveugles pour l'extérieur. Ainsi séparée du vide par une lame de matière cristalline, il fallait avoir confiance en la solidité des choses et du monde.

Le boulevard tout en bas : dix millions d'habitants à Séoul. Tant de grouillements, d'existences qui vivent hors de moi et dont je ne sais rien.

Vertige du nombre et de l'altitude. Je me raccrochais à l'horizon, rejeté au-delà des tours de béton et de verre qui

me barraient la vue. Loin de me donner une idée d’élévation ou d’étendue, elles me resserraient dans ma petite alvéole, semblable à toutes celles multipliées devant moi, sombres ou illuminées.

Les gouttes perlait sur la surface extérieure, ma respiration embuait le verre de mon côté, des rideaux de pluie s’infilaient dans l’avenue. Quand, d’aventure, un peu de soleil perçait les nuages, la pluie et les façades s’illuminaien. La climatisation était ma vraie cage. Derrière les fenêtres scellées, elle prétendait me couper de l’air, du vent et de l’eau. Pourtant, l’infime réponse de la vitre aux changements de pression se transmettait à mon ventre.

J’ai fait la connaissance de Hyun-woo dans le hall des restaurants, de retour d’une séance au congrès. Nous avons échangé dans notre mauvais anglais à chacun.

Hyun est photographe. J’ai accepté de poser nue pour lui quinze minutes après que nous nous étions attablés à un café. Il ne s’attendait pas à une réponse aussi rapide et, surtout si placide : un simple hochement de tête. Je connaissais déjà ses travaux par Internet.

— Je viendrai dans ta chambre, je ne photographie mes modèles que dans leur environnement.

— On ne peut pas dire que ma chambre d’hôtel soit *mon* environnement.

— Tu l’as personnalisée pour y avoir posé le pied. Marche nue dans la pièce avant mon arrivée. Ces moments font partie de la séance, ils la préparent. Une fille nue et une fille qui se déshabille sont deux personnes différentes.

Les photos de son site Web défilent sur l’écran de mon portable. Une trentaine de jeunes femmes, des Coréennes,

photographiées dans leur chambre : chambre d'étudiante, en désordre ou rangée, salon au lit pliant, cuisine avec matelas à même le plancher, etc. Je retiens surtout les visages impénétrables, les yeux noirs, les pauses un peu figées, solennelles même. La sensualité, contenue, sourd de tous les pixels.

— Je cherche surtout à faire des photos silencieuses, dit Hyun. La solitude, ou la gravité sont dans les regards.

— Des photos muettes, fallait y penser. Je serai la première Occidentale de ta galerie. Avec mes cheveux noirs et mon regard sombre, je passerai peut-être pour une Coréenne aux yeux des voyageurs pressés.

— Il y a aussi des Chinoises de Hong Kong, des Japonaises et une réfugiée de la Corée du Nord et une Indonésienne.

Je m'arrête à la galerie d'une jeune femme, dans une chambre d'hôtel tout à fait similaire à la mienne.

— Xian. J'ai songé à retirer ses photos, dit Hyun.

— Pourquoi ?

— Elle s'est jetée en bas de l'hôtel, depuis le toit, il y a un an.

— C'est impossible, les garde-fous...

— À qui veut, rien n'est impossible. Ils ont revu le dispositif de sécurité depuis... Je te sens perdre pied. Moi aussi, j'ai le même vertige depuis des mois. Ils ont planté un bosquet sur la pelouse à l'endroit de sa chute. Pour en effacer le souvenir. Ou le pérenniser. Qui ira le leur demander ?

— Quelle chambre elle occupait ?

— La 2921.

Cinq étages au-dessus de la mienne, la 2421. Un malaise me laissa la tête vide, la gorge nouée. Si j'étais venue à Séoul un an plus tôt, aurais-je compris ce qui se passait : la vision, une fraction de seconde, à la limite de la perception, d'un corps tombant devant ma fenêtre ? J'essayai d'imaginer l'instant avant le saut, la chute, interminable, la résistance de l'air. L'air fait de la résistance, de l'opposition ; on passe quand même à travers lui, on lui glisse entre les doigts. Il vaut mieux se confier à l'eau qu'à l'atmosphère.

— J'ai d'abord retiré les photos, par respect pour elle. Et puis non, je les ai remises. Effacer les morts n'est pas leur rendre hommage. Elle venait de Hong Kong. C'était une taiseuse, aussi à l'aise nue, les bras ballants, qu'habillée, mains dans les poches. Elle ne m'a jamais fait de confidences sur sa vie là-bas et je n'ai pas cherché plus loin. Elle avait eu de petits ennuis avec le régime, pas plus que bien d'autres qu'on laisse tranquilles. Je ne saurai sans doute jamais.

Je fis un gros plan sur le visage de Xian. Que dire ? Personne ne peut décrire un visage au-delà du portrait-robot qui se décline de lui-même : Xian, jeune femme, Asiatique, visage ovale, cheveux longs, yeux noirs...

— Tout regard est un appel, dis-je.

— Ou un refus, un retrait.

— Ce n'était pas un reproche, tu n'y es pour rien.

Nous avons couché ensemble, Hyun et moi. Rien à voir avec les photos ou l'idée d'atténuer notre commun vertige, ça serait arrivé quand même. Nous avions le même âge, ou à peu près, c'était inévitable.

À m'ennuyer au congrès, à me plaquer contre des surfaces de verre, à devenir une ombre nue dans une serre climatisée, à être réduite en pixels sur des écrans, j'avais envie d'exister en trois dimensions, de retrouver poids et substance, d'être prise dans une étreinte et secouée de l'antique et banale manière que perpétuent les humains et qui les perpétue du même coup.

— Et tu as fait l'amour avec Xian le premier jour ?

Diplomate, Hyun s'était endormi.

*

Les gouttes attaquent la baie vitrée, le vent rabat la trombe contre la façade.

À la piscine, sur le toit, les parasols sont fermés, le mobilier est rangé à l'intérieur. Aucune interdiction d'accès, personne ne serait assez cinglé pour se baigner par une telle météo.

Gris, tout est gris : le carrelage mouillé, le ciel laiteux. On devine les immeubles proches aux rectangles pâlots de quelques fenêtres illuminées. Un essaim de gouttes rondes comme des mouches accourt à ma rencontre avant qu'une giclée de gouttelettes froides vienne me piquer le dos.

Éole, ou son équivalent coréen, se calme. Depuis le plongeoir où je me suis risquée, les lignes du cadre de la piscine courent vers un invisible point de fuite. La surface de l'eau est piquée, mate comme un verre dépoli. Puis, une nouvelle bourrasque.

L'eau accueille et rejette ; elle ne s'oppose pas à notre intrusion dans sa substance et, en même temps, elle nous refuse – grâce à quoi plonger et flotter deviennent

possibles. Son étreinte est glacée – il faut se jeter dans ses bras résolument – et douce : elle s'enroule autour de moi dans une caresse continue et totale⁷.

Alors que je me dirige vers le bâtiment attenant à la piscine en ceinturant mon peignoir, j'aperçois Hyun sous l'auvent.

« Tu es passée devant moi sans me voir », dit-il.

J'avise son appareil photo en bandoulière.

« Non, je ne suis pas monté pour prendre des photos. Il pleuvait ce jour-là », dit-il, le regard tourné vers un point non déterminé de l'espace. « Ça fait un an jour pour jour, heure pour heure... »

Après une pause, il ajoute :

— Le vent aurait pu t'emporter.

— Tu crois que c'est ce qui est arrivé à Xian ?

— D'une certaine manière, oui.

⁷ Paragraphe tiré de « Noëlle : autoportrait en mode majeur », dans *Grève des anges*, nouvelles, Ottawa, Les Éditions L'Interligne, 2019, p. 11-12.

Le lac

Nous sommes les premières, c'est-à-dire les seules. La plage, si plate et si vide, me paraît exagérément étendue. Un reste de brume flotte entre les parois des collines couvertes d'une végétation d'un vert sourd.

Le lac ramène tout à un niveau unique, des kilomètres carrés de surface plate. L'agoraphobie, quoi qu'on en dise, n'est qu'un vertige horizontal.

La pluie de la nuit a effacé les traces des baigneurs de la veille.

Huit-cents mètres de sable plat entre les cornes de la baie. Le fauteuil, vide, des gardiens de plage paraît bien dérisoire à cette échelle. Trois ou quatre troncs blanchis se sont échoués sur le rivage. Le service d'entretien viendra les retirer. Rien ne presse.

Du bout du pied, je fais rouler le plus mince d'entre eux à l'eau.

— Ben, pour les lunettes solaires, c'était peut-être pas nécessaire, dis-je, le nez vers le ciel couvert de nuages. Ni l'écran solaire.

À quelle heure la perfection promise chaque matin s'évanouit-elle ? Peut-être que je l'apprendrai aujourd'hui. Pour l'instant, aucun détail ne cloche.

Si l'univers n'était jusqu'ici qu'une esquisse, le dessin a été achevé ce matin, ne touchez plus à rien.

Évidemment, personne ne va tenir compte de mes prières.

— Quoi ? demande Claudine.

Trop paresseuse pour me lancer à l'eau, je me contente de suivre de près le bord de l'eau. L'écume enroule des bracelets autour de mes chevilles. Claudine, assise sur une serviette, a ouvert un livre. De retour de mes pérégrinations, je constate qu'elle m'avait gardé une place à côté de la sienne ; ai-je déjà dit combien elle déborde de prévenance pour moi ?

— Je n'avais jamais remarqué à quel point tu es petite quand tu t'éloignes, dit-elle tandis que je m'assieds. Dans la vie courante, tu disparaîs vite derrière une porte et je ne te vois jamais t'éloigner. On ne se rend pas compte de notre petitesse dans le monde.

J'embrasse son épaule :

— J'aimerais bien me fondre dans le Grand Tout à des moments pareils, mais je te perdrais en même temps que je perdrais ma douloureuse individualité...

— Si c'est une déclaration d'amour, je l'accepte.

Noce

La mariée est souriante (c'est le plus beau jour de sa vie) ; le marié, tout songeur (c'est le plus compromettant de la sienne). Qui sont-ils ? Ça n'a pas d'importance, c'est une lointaine cousine de Laturalise qui convole et je ne croise que des inconnus ici.

Laturalise est tirée à droite et à gauche. Les vieilles branches, les rameaux desséchés, les bourgeons et les jeunes pousses des deux familles embroussaillent la place. J'ai la sociabilité affable de l'indifférente, heureuse d'assister aux réjouissances sans en être.

Tout le monde rayonne de joie, le prérequis pour être admis à ces noces.

Laturalise, que je ne lâche pas d'une semelle, m'épargne la corvée de me présenter à tous les trois pas. « Vous formez un beau couple » se croit obligé de s'exclamer une lointaine parente. « À deux, c'est le mieux qu'on peut faire », dis-je.

Ce sont des noces en plein air, par grand soleil. Tout un monde enrubanné, froufrouté ou cravaté. Les hommes gris-beige-noir, les femmes bleu-blanc-rose, encore que pastellisées. Avec Laturalise, je me replie sur la pelouse, loin du patio et de la musique. Ça me permet de retirer mes escarpins, ce qui m'enlève une demi-tête, handicap dans ce festival du paraître et du m'as-tu-vu.

La propriété, maison et terrain compris, en mesures rondes, s'étend sur des acres, des hectares, des mètres et des kilomètres carrés. La longue table réserve une place à

chacun sous son chapiteau temporaire ; un coin de nappe se soulève et se rabat au vent.

Toute la grâce de l'été est contenue dans ce mouvement qui révèle et soustrait le tissu au soleil.

Lauralise me désigne un jeune homme : « le cousin Benoît ». Dans la vingtaine, grand, courte barbe, en gris et avec nœud papillon.

— J'ai couché avec lui il y a trois ans. Depuis, nous ne nous sommes pas revus. Il s'imagine peut-être qu'une récidive est possible ?

— Ne t'illusionne pas, dis-je. Il est avec sa blonde, plutôt jolie ; il ne la lâchera pas pour moins bien.

— Nah !

— En tout cas, je suis contente de t'avoir tirée des miasmes de l'inceste et de l'hétérosexualité. J'en apprends de belles sur toi aujourd'hui. Combien d'histoires semblables m'as-tu cachées ?

Présentations, les énièmes de l'après-midi : Lauralise et Julianne rencontrent Benoît et Séverine.

Blonde au sens propre, au double sens du mot. Il y a blonde et blonde, des transparentes aux yeux bleus, des opaques aux yeux bruns, taches de nuit dans une coulée de lumière – je parle de Séverine, j'ai le lyrisme facile. Elle explique à Lauralise qu'elle étudie en science économique et lui raconte du même souffle comment elle a trouvé sa jolie robe crème (vêtements et palpage de l'étoffe). Je ris de trois blagues, dont deux n'étaient pas drôles et l'autre n'en était pas une.

*

L'instinct grégaire règne en maître sur la pelouse où les gens se rassemblent en grappes plus ou moins fournies. Tout ce beau monde se tient droit, se dandine, un verre à la main ; il faut avoir un esprit mal tourné comme le mien pour n'y voir que du cliquant et du m'as-tu-vu-dans-ma-belle-réussite. Heureusement, la musique et le brouhaha général enterrant les paroles, on navigue entre les groupes sans saisir un mot. Des rires aigus percent le brouillard sonore. J'entrevois Séverine qui traverse la cour en se dirigeant vers la demeure.

Où est Lauralise ? Où et quand nous sommes-nous perdues ? Quelqu'un ou quelque chose, un courant d'air, un appel – le chant d'une sirène ? – l'a arrachée à mon bras.

J'espère qu'elle ne m'a pas abandonnée pour le lancer du bouquet.

Une main se pose sur mon poignet. Lauralise. Elle m'embrasse.

— Où étais-tu ?

— Ah, jalouse ?

— Moi, non, mais toi ? On m'a déjà fait trois offres depuis que nous nous sommes levées de table.

— Avec certaines personnes, l'offre précède souvent la demande...

— Nah !

— J'ai recroisé Benoît. On a parlé du bon vieux temps, de nos erreurs de jeunesse, continue Lauralise d'un ton sentencieux. Très chaleureuse, très sympathique, sa Séverine, et pas possessive pour un sou, pas comme certaines... Tu avais raison, Benoît a de quoi m'oublier.

Effet de l'heure ? Le soir tombe. Musique, danses, karaoké, départs des moins valides. À ce propos,

Lauralise va se réfugier à l'intérieur pour s'étendre quelques instants dans l'une des pièces réservées aux invités. La route – c'est elle qui conduisait – l'a fatiguée et elle a mal à la tête. (Ça, c'est le champagne.)

— Va voir du monde pendant que je me repose une trentaine de minutes. Tu pourras te débrouiller, à cette heure, plus personne ne se soucie des présentations.

— Puisque tu me chasses, dis-je, en m'emparant de son cardigan blanc. Le fond de l'air est frais.

Je me perds dans les couloirs de cette vaste demeure. Pour finir, je débouche dans une sorte de boudoir mal éclairé.

— Lauralise ?

— Séverine ?

Dans l'ombre, toute équivoque est possible. C'est bien la voix de Séverine.

Elle s'est rapprochée. Des reflets glissent dans ses yeux. L'éclairage du couloir dépose des plages de lumière sur son visage. Elle presse sa hanche contre la mienne. Je n'ai pas le loisir de mirer plus longtemps ses yeux noirs. Sa peau est aussi douce que je l'avais imaginée. Elle m'embrasse avec la fougue de celle qui ne dispose pas de l'éternité.

*

Le départ du corps de Séverine me rappelle combien la nuit est fraîche, avec ou sans cardigan. Je rectifie ma tenue, à demi satisfaite ; il me manque un supplément d'étreinte pour parachever celle, trop impromptue, que je dois à Séverine.

Quand même, quelles noces ! Sans le chignon que je m'étais fait pour relever ma chevelure, l'équivoque aurait tout de suite été dissipée, Lauralise portant les cheveux courts.

— Lauralise ? Tu es là ?

— Benoît ?

Le cardigan de Lauralise doit apparaître comme une tache blanchâtre pour qui passe dans le couloir. Son approche est plus prompte que celle de Séverine, déjà très expéditive. Il est vrai qu'il se croit en terrain familier.

— Je ne t'ai pas oubliée, Lauralise. Une seule fois, ça ne compte pas, on s'en doit au moins une autre... Lauralise !

Il n'a pas la réplique très variée, le cousin. Il compense en dégainant d'autres arguments. Le divan qui avait servi aux précédents ébats fournit l'assise nécessaire à expédier ce que ce préambule annonçait.

« Tu mouilles déjà ! »

Eh oui : humidité résiduelle augmentée d'une résurgence nouvelle. Comme j'en veux pour mon dû, je fais en sorte de retarder une conclusion trop hâtive, laquelle, lorsque venue, laisse Benoît euphorique :

« C'est comme notre première fois ! »

En effet.

Il sursaute.

C'est Séverine qui l'appelle. Je lui fais signe de filer :

— Va la rejoindre, qu'elle ne se doute de rien.

Je cherche une salle de toilette pour me recomposer une chasteté crédible.

La glace me renvoie l'image de l'ingénuité. Je n'ai rien provoqué, j'ai tout subi. Mon double sacrifice a peut-être

évité à Lauralise de connaître en double les affres de la tentation et de l'infidélité. Un tel dévouement a de quoi blanchir une conscience exigeante comme la mienne.

Quand même, *quelle noce* ! C'est la journée des accouplements, bénis ou non !

Je croise Séverine et Benoît en sortant de la salle de toilette. Ils ont un moment d'embarras en reconnaissant le cardigan. J'en retourne le revers : « Je l'ai emprunté à Lauralise pour m'aider à me tenir au chaud. Sentez, c'est son parfum. »

J'imagine la perplexité secrète de chacun tandis que je continue mon chemin.

Je réfléchirai à cette soirée plus tard. Pour le moment, je ne sais pas si je dois rire ou pleurer.

Quand même, quelles noces...

Lauralise s'éveille dans la pénombre.

— C'est toi ?

— Tu attendais quelqu'un d'autre ?

— (Rires.) Sans lumière, on ne sait pas à qui on a affaire. Je ne tenais pas à être victime d'une imposture.

Elle retourne son téléphone :

— Une heure et demie, j'ai dormi si longtemps !

— Tu n'as rien perdu, dis-je, en retirant le cardigan.

Tiens, je te rends ta pelure, elle m'a gardée au chaud.

Muette

Il y avait eu erreur dans la confection des horaires. Lors de la dernière séance de dessin d'après modèle du semestre, une seconde fille s'était présentée en même temps que moi. Le professeur, contre bonne fortune, n'opposa que son grand cœur et décida de nous garder toutes les deux – si toutefois, nous n'y voyions pas d'inconvénient.

Je n'en voyais aucun. L'autre modèle opina sans mot dire. Un bijou suspendu à son cou portait ces trois lettres : « Zoé ».

— Julianne... dit le professeur, me désignant.

Je le coupai et, main tendue :

— Bonsoir Zoé...

Zoé eut un sourire en coin.

— Elle est sourde et muette, dit le professeur. Elle s'appelle Joséphine. Elle lit sur les lèvres et elle a parfaitement saisi tes paroles.

Je fis mine de m'emparer d'un imaginaire pendentif sous mon cou ; Joséphine, accaparée par des étudiants, ignora mon interrogation, ou le geste lui échappa.

Le concert du barrissement des tabourets et des chevalets traînés sur le linoléum s'apaisa, sauf quelques meuglements désolés ; le professeur donna ses directives.

Menue dans sa robe toute simple, Joséphine-Zoé trimbala ses effets derrière le paravent qui préservait un espace d'intimité pour les modèles. Elle fit passer sa robe par-dessus tête, secoua sa chevelure pour la replacer, puis

enjamba ses bobettes. J'avais effectué les gestes similaires et symétriques de mon côté.

J'aime être nue et j'aime être regardée. Ça ne s'avoue pas, je n'en fais pas une vocation, mais un passe-temps qui me rapporte de l'attention et quelques sous. Malgré cela, affronter le premier regard de la classe est toujours une épreuve.

Crissement du fusain et des crayons sur le papier, frottements et estompages, feuilles retournées ; la séance, comme de coutume, débuta par une série de brèves poses destinées à servir de mise en train.

La difficulté, nouvelle pour moi, était de chorégraphier mes pas et mes poses avec un autre modèle. Tacitement – il le fallut bien –, nous nous sommes entendues, Joséphine et moi, croisant bras ou regards, nous rencontrant de face ou nous opposant dos à dos. L'une se levait, l'autre s'accroupissait par un enchaînement sans heurt. Joséphine était un peu plus enveloppée que je ne l'avais cru d'abord. Seins ronds et fermes, ni petits ni gros, cuisses agiles et reins souples ; une fille moins bien disposée que moi aurait ressenti les affres de la jalouse ; ne jamais poser avec plus jolie que soi.

Vint le temps des poses de plus longue durée, de deux puis cinq minutes, la première mi-temps devant se clore sur une pose de dix minutes. Les étudiants soufflèrent, se redressèrent derrière leurs chevalets, et prirent l'air attentif de musiciens qui attendent le signal du chef d'orchestre.

Le chef d'orchestre, bicéphale, en l'occurrence, c'était Joséphine et moi.

J'aime observer les élèves pendant qu'ils dessinent ; ils s'oublient à visage découvert, ils ne se rendent pas compte que ce sont eux qui se mettent à nu.

Rien de mieux que de s'asseoir pour tenir une longue pose. Je tendis la main pour amener Joséphine à moi ; je passai les bras par le creux de ses hanches, sa tête roula sur mon épaule tandis que son dos s'appuyait contre mon torse. J'aurais pu croire que la poitrine qui se soulevait et s'abaissait sous mes yeux était la mienne.

Pour la pose suivante, je ne voulus pas, par brusque contraste, trop m'exposer à l'air frais, et, mi-couchées, mi-assises, nous avons offert aux pauvres élèves un entrelacs de bras, de jambes, de torses et de têtes des plus difficiles à démêler.

Joséphine s'était penchée sur moi, les mèches de ses cheveux frôlant mon ventre. Vues à travers sa crinière qui masquait son visage, ses lèvres suspendaient l'énigmatique sourire d'une korè.

À la pause – attention aux homonymes ! –, au lieu de sauter faire le tour des chevalets, comme de coutume, je dépliai mes membres avec lenteur. Joséphine, plus alerte, s'en alla texter quelques dépêches à je ne sais qui derrière le paravent. Cet abandon me surprit plus qu'il me vexa.

J'enfilai un peignoir.

— Quand même, j'aimerais comprendre le truc du Joséphine-Zoé, dis-je au prof.

— Tu es naïve, Julianne, dit une étudiante : Zoé, c'est le nom de la blonde de Joséphine.

La classe paraissait enchantée du déroulement de la première moitié du cours. Je crus entendre le mot *sensuel*.

Tandis que le prof faisait son métier de prof et se partageait en vingt, je découvrais l'autre côté des chevalets, quitte à ne pas nous reconnaître, Joséphine et moi, dans le travail des étudiants.

— Vous formez un beau couple, dit un étudiant.

— À deux, on ne peut pas faire plus, dis-je, sans trop réfléchir.

Joséphine revint, du pas de celle qui vient de régler à sa satisfaction un enjeu capital. La classe reprit.

La seconde moitié de la séance est traditionnellement consacrée à des poses plus longues. Tout se passa avec une facilité déconcertante, comme si on avait sauté durant les dernières minutes une étape dont j'ignorais l'existence. Je nous surpris à mimer l'abandon, tout geste suspendu, à retenir celui qui annonçait une caresse ou promettait une étreinte ; le souffle de Joséphine dans mon cou, ma main étreignant la sienne... Je remarquai qu'elle ne portait plus son colifichet.

Que les têtes sont lourdes ! Il leur faut le creux d'une épaule, la douceur d'un sein, l'accueil d'une hanche pour trouver le repos. Lentement, si lentement que nous aurions mis des heures, des jours, nous avons fait l'amour sans nous embrasser, laissant les caresses s'éterniser sans qu'elles ne débutent jamais. Les yeux se cherchent, les bras s'allongent, les mains découvrent toute surface, toute rondeur, taillée à leur paume. Je pris la main de Joséphine pour la guider jusqu'à mon sein – qui se dressa entre ses doigts. Pure réaction épidermique... Où tout cela nous mènera-t-il ? Joséphine darde un regard plein de consentements.

Nos seins s'imbriquent, les lèvres de Joséphine atterrissent sous mon oreille, dans le creux du cou.

Bruit de tabourets et de chevalets remués.

*

Par la suite, les horaires furent dressés avec plus de soin et l'on ne nous vit plus poser ensemble, Joséphine et moi. Cette séance connut pourtant des suites plus intimes.

Et je porte depuis un collier au nom de « Jo » à mon cou.

Page blanche.

Laisser-partir

J'ai reçu mon *laisser-partir* de la Commission du droit d'accès au suicide. Personne n'est au courant de ma démarche. Rien n'a changé en apparence. Je demeure la fille rechigneuse, l'amie attentive, l'étudiante distraite que j'étais. La vie est un petit train qui va son petit train-train jusqu'au terminus.

L'autorisation n'est valable que pour un temps ; si je n'y donne pas suite, les autorités dispensatrices en concluront que l'envie de vivre l'a finalement emporté. Je ne voudrais pas les décevoir. Mourir ? Au fond, je n'y crois pas. Vivre non plus, d'ailleurs. Vivre et mourir sont des actes involontaires. On vit, on meurt. Seule la décision de mourir relève de la volonté.

Je désespérais de recevoir enfin mon autorisation. Après m'être tant exercée à maîtriser le noeud de vache, le noeud de grappin, l'élingue en noeud coulant et le noeud en huit, je m'étais faite à l'idée que je devrais renoncer à mon projet.

La nuit, les photons émis par des étoiles situées à des centaines ou des milliers d'années-lumière entrent par mes pupilles. Ils meurent sur ma rétine, après un interminable voyage en ligne droite dans le vide et produisent, au fond de mes yeux, une étincelle tremblotante que je prends pour l'image de leur astre d'origine.

Drôle de destin que celui de ces photons⁸.

⁸ Ce passage de deux paragraphes sur les photons est tiré de « Chronique des beaux jours (extraits) », dans *Grève des anges*, nouvelles, Ottawa, Les Éditions L'Interligne, 2019, p. 56-57.

Notre mort – à distinguer de la *Mort*, l’immortelle Mort, féconde en morts individuelles – nous accompagne tout au long de notre vie. Elle a notre âge. Les centenaires voient venir une mort percluse, ridée, aussi ridicule que repoussante, alors que les jeunes reçoivent leur dernier baiser de lèvres encore fermes et désirables. À quel âge est-il préférable de mourir ? Si je le pouvais, je choisirais une mort encore jeune, jolie, effrontée. Comme moi. Chacun ses goûts.

Qu’y aura-t-il *après* ? Peut-être subsiste-t-il brièvement quelque chose, comme une bulle d’air conserve sa forme ronde et reste suspendue un court instant une fois éclatée la pellicule d’eau qui l’enserrait.

Au moins, il restera ces confidences qui m’ont échappé – autre acte involontaire. Elles trouveront peut-être leurs destinataires tardifs, comme certains grains de lumière.

Chut !

Je n'ai rien dit à Béatrice. Gabrielle, sa sœur aînée, est revenue à la maison hier après-midi pendant que nous faisions l'amour. Je l'avais aperçue, en retrait dans la pénombre du couloir, à demi masquée par la porte entrouverte de la chambre. Béatrice et moi disposions de la demeure pour nous seules et, dans ces conditions, la précaution de nous réfugier derrière un huis clos nous avait paru superflue. La vision n'avait duré qu'une fraction de seconde, un clignement des yeux et Gabrielle s'était esquivée sans bruit.

Béatrice ne s'était rendu compte de rien. Je me souviens qu'à cet instant, je serrais sa tête contre mes seins, comme pour la ramasser avec moi et nous confondre en une seule entité.

Combien de temps avait duré la station de Gabrielle avant son éclipse ? Pourquoi cette entrée de la sorte, sinon par volonté délibérée de nous surprendre ? Nos ébats devaient être audibles depuis le rez-de-chaussée. La discréetion aurait dû commander à Gabrielle d'annoncer sa présence par quelques bruits, quelque remuement, plutôt que de monter à l'étage en catimini comme pour s'assurer de la nature de nos plaintes et de nos soupirs.

Faire l'amour sous la supervision de sa belle-sœur, il y a de quoi ressentir un certain malaise. Béatrice n'avait pas encore révélé la nature de nos relations à sa famille. Les chambres des deux filles étaient mitoyennes. Les nuits où nous dormions ensemble, Béatrice et moi (j'étais une

« amie invitée »), nous faisions tout pour que nos ébats demeurent inaudibles.

À présent, même notre silence nous trahirait.

*

Les yeux fermés, me disais-je, est-ce que je pourrais jurer à laquelle des sœurs je faisais l'amour ? Deux ans les séparaient ; même chevelure auburn, même teint transparent, Gabrielle annonçait ce que deviendrait Béatrice. La pensée que je connaissais la douceur de la peau de Gabrielle par mon expérience de celle de Béatrice me troubla. La substitution aurait été d'autant plus facile que Béatrice et moi aimions faire l'amour dans la pénombre, devinant chacune le corps de l'autre à ce que la veilleuse réussissait à accrocher : galbes, creux ou surfaces, reflets, transparence d'un œil. Pourachever de compliquer les choses, mes « jumelles décalées » (je les surnommais ainsi) s'échangeaient souvent leurs habits et leurs parfums.

Deux sœurs aux penchants saphiques : il ne faudrait pas trop exiger de la vie.

Caressant Béatrice, j'essayais d'adapter par avance mes paumes aux modelés de sa sœur. Si, Béatrice penchée sur moi, le balancement d'un pendentif s'interposait entre mes lèvres et les siennes, je me disais que j'étais victime d'une ruse de Gabrielle, qu'elle avait subtilisé par exprès ce bijou à sa cadette pour me leurrer.

*

Une nuit que je m'étais couchée seule, Béatrice ayant été retenue au travail, la porte de la chambre s'ouvrit plus

tôt que je ne l'attendais. Le faible éclairage du couloir révéla une silhouette qui referma le battant derrière elle. Le matelas s'affaissa bientôt sous un genou, annonce de la venue du corps tout entier.

— Béatrice ?

Question stupide à laquelle son parfum avait répondu d'avance.

Personne n'entre dans un lit tout à fait de la même manière qu'une autre. Béatrice mit plus de temps que de coutume pour prendre place et se pencher sur moi. La chaîne de son pendentif accrocha ma gorge tandis que la veilleuse dessinait un liséré orangé sur une épaule, soulignait le contour d'un sein, d'une hanche ou révélait une surface pour, à la manière d'une vague, se retirer aussitôt, ombres et lumière se fuyant et se pourchassant tour à tour.

Bientôt, ses mains coururent sur mon corps, des mains à la fois familières et puis, non, pas tout à fait. Les miennes découvraient des rondeurs subtilement différentes ; sous mes paumes, le paysage me sembla familier et transformé tandis que mes doigts glissaient sur un épiderme que j'aurais reconnu entre mille. Ma bouche chercha sa bouche.

Elle enfouit sa tête entre mes seins, comme pour nous confondre en une seule entité, et me serra avec une force inusitée.

Mon corps, indifférent à mes cogitations, se cambra sous ses caresses.

— Oh ! Béatrice...

Un doigt se posa sur mes lèvres :

— Chut ! Ne t'en fais pas, elle va te revenir ; en attendant, je suis avec toi...

È pericoloso sporgersi⁹

— Ne te penche pas, Laura.

Il y a le moulant, le bâillant et, utilisable seul ou combiné, le transparent.

Laura, elle, préfère le bâillant. D'où mes mises en garde répétées ; chaque fois qu'elle se penche, son vêtement bée et laisse entrevoir, tapi dans une ombre colorée de bleu, de vert ou de rouge selon le tissu, un sein pointant le museau, comme hésitant à sauter l'encolure avant d'apparaître au grand jour humer l'air du dehors. Elle ignore mes remontrances et se contente de considérer, l'air narquois, la partie de mon visage située six pouces sous mon menton.

— Tu te scandalises du téton dans la camisole de ta voisine, dit-elle, et tu ignores celui que tu mets dans l'œil du monde entier.

Il est vrai que j'incline – verbe périlleux – pour le moulant. Laura me toise, mains aux hanches. Comme pour me narguer, sa poitrine tressaute ; la pointe des mamelons achève de s'agiter sous la camisole, annihilant la crédibilité de ses admonestations.

Dans le monde tâtonnant et trébuchant qui est le nôtre, pourrions-nous renoncer à ces hémisphères sensibles ?

⁹ È pericoloso sporgersi : « Il est dangereux de se pencher [au-dehors]. » Avis apposé sur les fenêtres des trains en Italie. Une version de ce texte a été publiée le 25 juillet 2023 dans le blogue *Balour 10* sous le titre « Dit-elle ou Ne te penche pas, Laura » : <https://balourdix.blogspot.com/2023/07/dit-elle-ou-ne-te-penche-pas-laura.html>.

Les seins, vous ne l'ignorez sans doute pas, réagissent à l'atmosphère tant extérieure qu'intérieure, leurs capacités de perception et de réaction en font des conseillers infaillibles. Grâce à ces antennes sous globe, nous pouvons aller de l'avant en toute confiance, sinon avec insouciance.

À défaut d'avoir une généreuse poitrine, nous le sommes de celle que nous avons.

*

Mes fesses, dans leur grande innocence, offrent leurs douces rondeurs jumelles à l'appréciation d'un seul hémisphère à la fois, celui qui se trouve dans mon dos.

Je dis bien leur innocence, leur candeur. Les seins savent toujours. Rien de ce qui se passe en face ne leur échappe. Ils affrontent l'adversité et les regards. Les fesses, c'est différent. Elles ont un peu l'air de fuir. Aveugles, privées du secours des yeux, elles ne peuvent savoir qui les observe ni même si on les observe. Cécité qui les place dans une constante incertitude, un manque d'assiette ou d'assise tout à fait déstabilisant. Situation humiliante pour elles alors qu'elles forment le fondement même de nos personnes.

Est-ce que je sais si quelqu'un dévisage mon postérieur en ce moment ? Est-ce que quelqu'un profite de ce que je tourne le dos à mes propres fesses (façon de parler) pour les lorgner à loisir ?

Mes fesses, que faire d'autre que de les traîner partout avec moi ? « Elle fait exprès pour attirer l'attention sur ses fesses » dira un petit malin.

Peut-être que les fesses n'existent que pour le strict bénéfice d'autrui, et non pour la tranquillité de leur propriétaire...

Page blanche.

GALETS

Page blanche.

Banlieue 1970

Grain par grain, la banlieue retournait le ciment de ses trottoirs à la nature. Mes pieds nus appréciaient leur rugosité autant que celle d'un grès précambrien et j'aimais enfoncer d'un talon rond les galets ovoïdes qui surgissaient du sol sablonneux de l'arrière-cour. Paraissait qu'en creusant, on courait la chance de tomber sur les ossements de phoques ou de bélugas remontant à la dernière glaciation.

C'était vers 197... – je pourrais donner l'année exacte, mais qui me force à donner à mes souvenirs la précision de l'hallucination ? J'avais 16 ans, et Brigitte, 17. Cet été-là, on ne voyait jamais l'une sans l'autre.

Sa mère ne s'alarmait pas outre mesure, tenant notre intimité comme un passage obligé de l'adolescence. Mes parents, eux, s'inquiétaient de voir se prolonger cette autarcie fermée. Si mon père, au fond, était ravi de constater que sa *grande fille* était restée une enfant – je n'avais jamais encore amené de garçons à la maison –, ma mère s'impatientait contre mon célibat entêté et n'aurait pas détesté endosser enfin le rôle de belle-mère.

Je passais presque tout mon temps chez Brigitte. Ses parents étaient du genre *cool*. Nous campions sur le toit du garage, entre la fenêtre de sa chambre et le feuillage de l'orme. Nous bénéficiions du privilège de vivre au-dessus des autres, des voisins, de la rue, du quartier, dominant la ville étalée tout entière jusqu'à l'horizon qui, les bons soirs, s'abaissait sous la lune qui s'élevait.

L'extérieur – ce qui était extérieur à notre réalité, à notre carré à l'étage – nous semblait lointain et sans intérêt. Pour me rendre chez Brigitte, il me suffisait de suivre le trottoir, de tourner à gauche, puis encore à gauche et à gauche encore.

La chambre, le toit et le couloir à l'étage nous appartenaien. Brigitte dessinait, je lui servais de modèle – bénévole, mais impatiente et indocile. Hors de notre domaine, nous demeurions pudiques. Un matin, la mère de Brigitte – que nous croyions déjà sortie – me croisa dans la cuisine alors que je m'apprétais à remonter, nue, un verre de jus de pomme dans chaque main. Je rougis jusqu'au trognon !

Il ne passait jamais personne après une certaine heure de la nuit ; un rare piéton, une voiture aux quinze minutes, véhicule aveugle à ce qui ne se place pas devant ses phares et qui roule, conduit par leur double faisceau comme un stupide taureau tiré par ses cornes. Les chats aimaien traverser lentement la chaussée en diagonale ou tout droit, à vive allure, surgissant de nulle part pour apparaître un quart de seconde dans la lumière d'un lampadaire et s'engloutir dans l'obscurité entre deux bungalows.

Une nuit, les lumières s'éteignirent. Sous notre observatoire, la ville entière était plongée dans l'obscurité. La banlieue dormait. Nous flottions, au bord du toit, sans repère, au milieu d'un vide opaque et sans borne.

Nous nous sommes retrouvées sur le trottoir, échevelées, en robe de nuit. Le néant se tâte du bout du pied, bras tendus, et nous habille d'infini. Le parc

municipal était désert. Nous l'avons traversé sous le bruissement des arbres. Nous sommes revenues à la maison, transies, suivies par quelques froides étoiles. Nos draps abandonnés et retrouvés nous parurent tièdes.

Nous étions nouvelles dans le quartier – ma famille depuis septembre, la sienne depuis octobre. Nous nous étions connues – Brigitte disait « reconnues » – fin juin, au début des vacances.

L'instinct des caresses, celui des caresses à donner, vint tout d'abord. Le premier mouvement est toujours vers l'autre. Le désir précède la recherche du plaisir. La surprise vient du plaisir reçu, des caresses que l'on suscite. Qui avait, la première, pris le risque d'un geste, posé ses lèvres sur un épiderme ? Laquelle avait, la première, gémi par les soins de l'autre ?

Un matin, ma mère me questionna à brûle-pourpoint sur « mon amie ». J'en restai interloquée. Pouvais-je corriger et dire mon amoureuse, mon aimée, mon amante ?

Les trois termes lui seyaient, sans rejeter celui d'amie, qui avait suffi longtemps.

Le frère ainé de Brigitte parlait de nos amours comme de « jeux de poupées ». Nous étions à un âge où toute personne un peu plus jeune ou un peu plus vieille nous apparaissait comme un exemple aberrant d'humanité. Heureusement, il habitait déjà son propre appartement en ville, ce qui nous épargnait de subir sa présence en continu. Nous jalousions son indépendance tout en le trouvant insupportable.

— Si j'amène mes blondes, disait-il, allez-vous essayer de me les voler ?

— Si elles se contentent de toi, on ne veut pas d'elles, que je lui avais répondu.

Nos mères eurent une conversation. J'ignore ce qu'elles se dirent, mais la mienne cessa pour un temps de me pousser à « voir d'autres jeunes ». Et cessa le tourbillon qui faisait débouler chaque semaine à la maison un lot de « garçons de mon âge » parfaitement insignifiant que maman faisait venir sous je ne sais quel prétexte – sablage de la pelouse, tonte de la terrasse – et qu'elle trouvait toujours le moyen de me présenter.

Peut-être que la mère de Brigitte, qui ne se formalisait pas de notre intimité qu'elle tenait pour une étape banale dans l'éducation sentimentale de toute adolescente – ce qui ouvrait des perspectives sur sa propre jeunesse, mais passons –, avait réussi à convaincre maman de laisser aller les choses. Je m'étais trouvé un travail dans un snack et les heures passées derrière le comptoir, entre la cuisine et la vitrine, parurent sans doute à maman comme un symptôme encourageant d'ouverture au monde.

Brigitte et moi faisions tout pour que rien ne sourde de nos amours clandestines, mais je ne me faisais pas d'illusions sur nos capacités de dissimulation à domicile. Certains dessins que Brigitte laissait traîner auraient suffi à dissiper toute équivoque. Son trait s'affinait, les proportions et le modelé s'amélioraient, comme s'il ne lui avait manqué jusque-là que le sens du toucher pour comprendre le corps humain – le corps féminin, du moins.

Brigitte grandissait chaque jour dans mon amour. Elle était belle, intelligente, raffinée, tellement tout ce que je n'étais pas. En même temps, mon altière était si tendre, si

désarmée entre mes bras qui accueillaient « ma désarmée, ma redemandée, ma désirée, mon aimée ».

— Tu es folle, disait-elle quand je lui tenais ce genre de propos. Elle les écoutait, malgré tout.

Nous étions Ève et Ève au paradis terrestre. Il y avait même un pommier dans la cour qui ne produisait que des fruits compacts et amers en automne, mais de si belles fleurs au printemps.

En semaine, les voisins faisaient tourner presque chaque soir, vers sept heures, la même mélodie, un *slow*, qu'ils remettaient trois ou quatre fois de suite. J'ignore à quoi tenait ce rituel, mais dès les premières notes entrant par la fenêtre de la chambre, abandonnant toute activité, nous nous précipitions au centre du plancher. Puis, joue contre joue, nous dansions, collées l'une à l'autre, nues, avec l'interdiction de ne rien faire à part tourner lentement sur place. Le manège, délicieux au début, virait au supplice à mesure qu'il s'éternisait. Quand venaient enfin le silence qui suivaient l'ultime reprise du morceau, chacune se précipitait dans le lit, entraînant sa partenaire avec elle.

Acheter le disque aurait été trop simple et aurait tué la magie. Les voisins ne surent jamais ce que nous leur devions.

Plus jamais après je n'ai disposé d'un tel luxe de temps rien que pour aimer ; Brigitte toujours à ma portée, nue et désirable, aussi libre que je l'étais – je vivais et couchais chez elle.

Le séisme vint de ma mère, décidément trop tranquille depuis un certain temps. Nous allions déménager en

septembre, changer de quartier, de ville, de province. Papa avait une promotion.

C'était catégorique, c'était comme ça, c'était sans appel et je n'avais pas voix au chapitre

— Tu te feras de nouveaux amis, dit maman.

Elle avait le triomphe concis et cinglant.

Papa rayonnait, en toute innocence. Cette promotion représentait beaucoup pour lui, « pour nous », comme il ne manqua pas de le préciser. Il n'arrêtait pas de remercier maman qui l'avait poussé à solliciter ce nouvel emploi.

Brigitte ouvrit son *Atlas du Canada*. Un empan sur la page, quatre mille milles à vol d'oiseau. Quatre mille milles qui allaient nous séparer, Brigitte et moi. Une taïga infinie où s'enfoncerait pour l'éternité quiconque serait assez téméraire pour tenter la folle entreprise d'atteindre l'autre extrémité.

Nous sommes restées éveillées une bonne partie de la nuit à ressasser dans la pénombre la nouvelle du jour. Il était acquis que rien ne nous séparerait – je vous fais grâce des déclarations, des serments que nous échangeâmes, des larmes qui les arrosèrent et des baisers qui les scellèrent.

À cet âge, l'amour est total. Le peu de distance entre soi et soi abolit la distance entre soi et l'autre. La fusion est en réalité une confusion ; on adhère, mais à soi, ce qui n'est pas une nouveauté ; l'exploit réside dans la force de l'illusion. Disons qu'on s'aime soi-même en s'imaginant aimer l'autre. Quand nous perdons cet autre, c'est la déchirure de se retrouver telle que l'on a toujours été, entière, d'un seul tenant, mais pourtant incomplète.

Le stratagème de maman eut l'effet contraire à celui anticipé. Puisqu'on les combattait de manière détournée,

je pris le parti de la franchise et je ne cherchai plus à dissimuler mes sentiments envers Brigitte. Une sorte de courage tranquille nous vint, à toutes les deux.

Dans le contexte de l'époque, ne rien dissimuler voulait dire qu'on nous verrait toujours ensemble, Brigitte et moi, qu'il était établi qu'inviter l'une, c'était inviter l'autre. Et que, dernier point, nous ne répondrions pas aux questions.

Brigitte aurait dix-huit ans dans quelques mois, moi dans moins de deux ans – une éternité !

Les appels interurbains coûtaient une fortune à l'époque. Il nous restait la poste, les cartes postales pour les messages improvisés, les lettres cachetées pour les confidences – avec la crainte que la chaleur du contenu ne porte les feuillets à l'incandescence.

Brigitte viendrait me rendre visite à l'automne, durant le congé de l'Action de grâce.

Le jour convenu, je l'attendis au centre-ville, à la gare.

En vain. Le soir, je téléphonai chez elle. Brigitte avait bien quitté la maison tôt la veille pour prendre l'autobus qui devait l'amener à la gare.

On fit enquête. Personne ne l'avait vue prendre l'autobus, elle n'avait pas utilisé ses billets de train.

Brigitte s'était volatilisée en sortant de chez elle. La police vint m'interroger. Une fugue ? Elle ne se serait jamais enfuie sans moi, pas sans m'en parler.

L'horreur de ne pas savoir ; le savoir qui fait horreur, parce que l'on sait, qu'on devine et que l'on sait par les images qui nous viennent et que l'on chasse. Un amour inachevé, un deuil qui n'en finit pas, la révolte aussi.

L'an dernier, notre ancien quartier a été rasé pour ouvrir le passage à une autoroute. Durant les travaux, la machinerie a mis au jour des ossements humains qui reposaient dans le sable derrière notre ancienne propriété. L'enquête établit rapidement l'identité de la personne : Brigitte, évidemment. Qu'était allée faire Brigitte à notre ancienne adresse juste avant d'aller prendre le train pour me rejoindre ? J'imagine mal qu'elle y soit entrée par contrainte. L'enquête ne révéla rien sur le propriétaire de l'époque, celui qui nous avait succédé et qui était mort depuis longtemps. On remua le terrain de fond en comble sans résultat.

Ce n'est que récemment, en relisant pour la première fois notre correspondance, que je me suis rappelé lui avoir demandé de m'apporter un galet pris dans notre cour. J'avais voulu en cueillir un en souvenir avant de partir, mais dans l'énervement du départ, je l'avais oublié sur le rebord extérieur d'une fenêtre.

Qu'était-il arrivé ? Nous connaissons le résultat : quelques ossements, des plombages pour l'identification. C'est tout.

Et c'est trop.

Été 1970

— Je savais que je trouverais une mère et sa fille ici...

— Vous vous êtes renseigné au village...

Il fit signe que non :

— Les traces de pas de deux femmes dans le sable du chemin ; l'une portait des chaussures à petits talons, l'autre, d'une pointure plus petite, allait pieds nus : une ado, j'ai pensé.

— Ça aurait pu être une mère et son fils...

— Un grand garçon ne serait pas resté collé à sa mère durant tout le trajet. Vous reveniez de la plage ?

Il faisait la tournée des vieilles maisons du comté ; le conseil municipal avait entrepris de dresser un inventaire du patrimoine local et on lui avait confié le volet photographique du projet. Maman avait loué pour nous deux une ancienne ferme en bordure du village, tout près du lac, pour les vacances d'été.

Du haut de l'escalier où elle s'était avancée, moins par un mouvement d'accueil que pour interdire à l'inconnu l'accès au balcon, maman répondit qu'elle ne voyait aucune objection à ce qu'il photographie l'extérieur de la demeure. Pour le reste, il fallait s'adresser au propriétaire, M. Lavigne, qui habitait en ville.

Quelque chose dans les manières du « monsieur » – un blanc-bec de 25 ans, du point de vue de maman – irritait et obligeait pourtant à adopter pour lui répondre le même ton poli qu'il employait.

Le photographe – terme neutre – s'avisa du numéro civique de la place, fit crisser le sable sur les pierres plates

de l'allée et griffonna quelques notes dans un calepin après avoir vérifié où en était le film dans son appareil. Le soleil du matin déroulait son ombre, à peine moins sombre que le personnage – jeans, t-shirt, figure, le contre-jour mangeait ses couleurs – sur la pelouse qui, négligée, poussait drue. L'ombre de sa chevelure ébouriffée se confondait avec celle de ce désordre végétal ; l'herbe se fait de l'ombre et de là lui vient sa fraîcheur.

— Va enlever les bicyclettes, me dit maman.

Le « blanc-bec » protesta que les vélos, appuyés contre le côté de la maison, ajouteraient « une touche d'authenticité à l'ensemble » :

— Elles excuseront les hautes herbes, dit-il.

Tandis que le « monsieur », libéré des contraintes diplomatiques, s'acquittait de sa mission, pareil à un matou qui assouplit son échine par une série de pas et de bonds –, reculant jusqu'à l'autre côté du chemin, à la recherche du bon angle, puis revenant s'accroupir dans l'herbe, anonyme derrière son appareil photo qui lui masquait le visage, maman le surveillait de l'intérieur, assez loin des fenêtres pour ne pas apparaître sur les clichés.

— Bien, s'il était venu plus tôt ce matin... dis-je.

Comme il semblait en avoir terminé, maman sortit sur le balcon, arracha quelques feuilles desséchées à une plante suspendue dans l'une des jardinières :

— Vous n'êtes pas de la région, vous non plus ?

Il avait son studio à Montréal et logeait chez des amis à Hull, le temps de son contrat. S'adressant pour la première fois à moi, il me dit qu'il m'avait aperçue à quelques reprises à la plage ou au village :

— Tu vas toujours pieds nus, comme une hippie ?

— Une enfant sauvage, dit maman qui passa un bras maternel autour de mes épaules. Qu'est-ce que je vais faire d'elle ?

— M'élever, dis-je.

À un moment donné, elle s'exclame « Tu es une femme maintenant ! » pour, l'instant d'après, me traiter comme « une enfant », sauvage ou non.

La conversation, suivant l'impulsion plus affable que maman lui avait conférée, le photographe, toujours confiné à l'allée de pierres plates, se risqua à complimenter nos « jolies fleurs » :

— Nous prenons bien soin de nos jardinières, dis-je.

Son regard survola la demi-douzaine de galets alignés sur la balustrade :

— Est-ce que tu as eu le temps de te faire des amis de ton âge ?

Ma parole ! Il me parle comme à un bébé.

Les filles « de mon âge » sont toutes en chaleur et, en même temps, prudes comme des bonnes sœurs. Quant aux garçons...

Évidemment, j'exprimai tout ça en d'autres mots.

— C'est bien, reprit-il, il faut tout faire pour empêcher les adolescents de se tenir ensemble, ils se rendent mutuellement idiots.

Maman le suivit des yeux tandis qu'il s'éloignait vers sa voiture, garée en contrebas sous les arbres, plus loin sur le chemin.

— Avec deux vélos de femmes contre le mur de la maison, dis-je en retournant à l'intérieur, il n'a pas eu

besoin de déchiffrer les empreintes dans le sable pour savoir qui habitait ici...

*

À cette époque, les téléphones étaient encore fixes, les femmes commençaient à avoir la bougeotte.

Maman détenait une longueur d'avance sur la plupart de ses consœurs. Elle m'avait eue jeune et n'avait jamais cherché à régulariser la situation avec mon géniteur. Aux curieux, je répondais que mon père était mort. Une si jeune veuve, encombrée d'une si grande orpheline, apitoyait les plus mal disposés.

Un matin, revenant d'une randonnée à vélo, j'aperçus l'auto du photographe rangée sur le bord du chemin, devant la maison. Maman et lui discutaient, attablés dans la cuisine. Les photos de l'autre jour étaient bien sorties, paraît-il, et il était revenu pour reprendre des détails de l'architecture.

Je me retins de lui demander quel genre de détails ; la maison n'offrait rien de particulier qu'il n'aurait pu trouver ailleurs en mieux. Maman se plaignait de la proximité du chemin. Nous vivions dans un nuage de sable et de poussière que les voitures soulevaient en passant.

Elle lui avait servi du thé, des biscuits et « autre chose s'il voulait, il n'avait qu'à demander ».

Elle avait des intonations chantantes, inédites, à mes oreilles du moins, qui m'auraient fait douter d'entendre ma mère. Fallait-il que je me demande ce qui l'avait fait basculer l'autre jour de l'agacement à l'amabilité envers le « monsieur » ?

— Vous ne vous intéressez qu’aux vieilles planches et aux vieilles briques ? dis-je.

— C’est de l’alimentaire. Je préfère les portraits, dit-il, satisfait de la séquence de clics et de déclics qui accompagnait le rembobinage d’un film dans son appareil photo.

— Alors, portraitisez ma mère. Moi, les photographes m’énervent trop. Toujours inquiets de la mise au point, du temps d’obturation, de la lumière, de la distance focale, du cadrage... De vrais « m’as-tu-vu avec mon bel équipement et mon souci de la perfection », l’idée de laisser les paysages et les gens en paix ne leur vient jamais à l’esprit...

— Agathe ! dit maman.

— Tu en connais sur la question, enchaîna-t-il, je vais tâcher de ne pas te stresser...

— Me « dresser » !

Le mot venait tout juste d’entrer dans l’usage courant et je ne l’avais encore jamais entendu. « Les photographes sont *stressants* » dis-je, après que Serge (c’était son nom) m’eut expliqué sa signification.

Je les ai laissés à leur conversation pour m’installer au salon, à côté, à feuilleter un magazine dans un vieux fauteuil en rotin. Les bribes de paroles qui parvenaient à ma conscience ne valent pas la peine d’être rapportées. D’ailleurs, Serge écourta sa présence.

À quoi pensent l’invité et l’hôtesse, une fois seul à seule ?

Maman s’égrena à la fenêtre du salon. À la fin, se retournant, elle me toisa et me reprocha mes pieds posés sur la table à café.

Les cigales, malgré la canicule qui perdurait, s'employaient, on ne sait comment, à produire leur chant rouillé.

*

— Revoici l'as de l'ASA¹⁰, dis-je.

Deux semaines s'étaient écoulées. Maman avait eu le temps de l'oublier, mais pas de lui pardonner sa dérobade.

— J'avais peur que vous soyez déjà rentrées en ville, dit-il.

Il sortit une enveloppe brune de sa besace et jeta bientôt sur la table de la cuisine une série d'épreuves en noir et blanc.

On me voyait lire, jambes repliées, dans le fauteuil du salon. Par contraste, la pâleur de mon teint et la blancheur de ma chemise ressortaient de l'ombre qui m'environnait. Sans mes cheveux noirs, j'aurais eu l'évanescante allure d'une endive délavée par la lumière émanant du jour gris. Derrière la dentelle des rideaux, se profilaient, à la queue leu leu, les silhouettes de bestioles au profil bas et arrondi : galets que je ramassais sur les chemins, alignés sur le rebord de la fenêtre.

— Je ne voulais pas te stresser, dit-il. Alors, j'ai pris ces photos discrètement, sans te demander de poser...

— C'est pour ça que tu manipulais tout le temps ton kodak ? dit maman. Tu n'en finissais pas de rembobiner un film...

¹⁰ L'ASA (American Standard Association) indique la sensibilité d'un film à la lumière.

— Exact. J'ai *aussi* rembobiné un film. Nous étions trop proches, je manquais de recul pour te prendre à ton insu par-dessus la table...

— Bien sûr, dit maman avec froideur, j'aurais dû penser par moi-même à prendre du recul...

Je compris que c'était à moi d'en prendre, du recul. Je sortis faire un tour à vélo jusqu'à la plage.

*

— Serge aimerait travailler avec toi...

—

— Il cherche des modèles...

— Et toi, il pourrait te prendre en photo ?

— Moi ? C'est différent... C'est autre chose, en tout cas, continua-t-elle. Je lui ai dit que tu n'aimais pas poser, que c'était la croix et la bannière pour obtenir de toi la moindre photo.

L'an dernier, à l'école, on m'avait obligé à tenir un rôle dans une pièce de théâtre. Je m'étais estimée heureuse d'être applaudie à la sauvette avec le reste de la troupe. Mon fiasco personnel avait été noyé dans le triomphe collectif.

Je ne sais pas jouer, je ne sais pas poser.

Sur les photos que Serge nous avait laissées, je peinai à reconnaître mon visage. Ni dans mon miroir ni sur les différentes photos de moi prises jusqu'à ce jour, je n'avais cette expression paisible. « Le sourire d'une korè, comme suspendu dans les mèches de tes cheveux » avait dit maman d'un des clichés. Ou bien les miroirs me mentaient ou, même devant une glace, seule avec mon reflet, je ne savais pas poser avec naturel. Serge, dans sa

« discréction », avait eu raison de me prendre sans me demander la permission.

Et voilà qu'il voulait que je pose pour lui, maintenant !

Sur l'un des clichés, je manipulais à bout de doigts, sans lever le nez de ma page, un galet, soustrait du rebord de la fenêtre – un espace vaquait dans le train des bestioles derrière le rideau. On devinait, à travers mon chemisier, par la lumière rasante, le profil d'un sein, une aréole foncer le tissu.

Avais-je vraiment les cils si recourbés ?

S'il était arrivé plus tôt le premier matin, il aurait pu me surprendre tandis que, toute nue, arrosoir à la main, j'avais fait ma ronde quotidienne des jardinières du balcon. Certains jours, j'ai l'impression que la maison héberge les deux dernières habitantes de la planète.

Maman passait les photos les unes après les autres puis recommençait avec une attention où je pouvais deviner fascination et tristesse.

Pourtant, elle était encore belle ; je le lui dis, gommant le mot « encore » qui aurait gâché le compliment.

— Tu as l'air plus jeune que Serge...

— N'exagère pas. Pour toi, nous sommes des vieux et tous les vieux ont le même âge. Je le sais, j'ai eu le tien.

Elle me regarda ; sa main suivit la courbe de ma joue :

— Tu es une femme maintenant..., une *jeune* femme.

C'était son leitmotiv depuis plus d'un an, depuis que je l'avais rejointe et dépassée en taille.

Et depuis que j'approchais de l'âge qu'elle avait quand elle était tombée enceinte de moi.

— Une *grande personne*, corrigeaï-je.

*

Le dernier succès de Renée Claude passait et repassait à la radio : « ... les femmes font l'amour librement... »

Un jour « ça » m'arriverait à moi aussi, je savais que « ça » viendrait. Étrangement, la curiosité me retenait d'aller à la rencontre du mystère. Maman, à la blague, me reprochait ma timidité. À mon âge (n'étais-je pas « une jeune femme » ?), elle était beaucoup plus délurée. Ce n'est pas qu'elle tentait de me jeter dans les bras – et le lit – des hommes (elle disait « des garçons de mon âge »), mais quelques pas, même maladroits, mes premiers dans la bonne direction, l'auraient rassurée.

Les « garçons de mon âge », dans leur genre, étaient pires que les « filles de mon âge ».

D'ailleurs, le destin d'un doux sein est-il d'être pétri par des doigts durs et maladroits ? *dixit* maman.

Pour l'instant, maman tourne en rond dans la maison. Il est temps que nous rentrions en ville. Elle essaie de lire, se lève pour écarter les rideaux et regarder le chemin, trouve à redire sur l'état des jardinières ou la disposition des meubles. Elle m'a demandé d'enlever les galets sur le bord des fenêtres. Nous n'allons plus à la plage ensemble. L'adolescence, c'est peut-être la période où les parents deviennent incompréhensibles.

*

À quoi sert une plage en l'absence de soleil ?

La plage, si plate et si vide, me paraît exagérément étendue. Un reste de brume flotte au-dessus de l'eau, sous la verdure des collines.

Le lac ramène tout à un niveau unique, des kilomètres carrés de surface plate. L'agoraphobie, quoi qu'on en dise, n'est qu'un vertige horizontal. Trois ou quatre troncs blanchis se sont échoués au bord de l'eau. Le service d'entretien viendra les enlever. Rien ne presse.

À l'ombre d'un bouquet d'arbres, trois tables de pique-nique. La plupart du temps, il n'y a personne.

— Je ne m'attendais pas à te rencontrer ici, dit Serge.

— Tu me cherchais ?

Nous sommes les premiers, c'est-à-dire les seuls.

Il dépose son appareil photo sur la table avant de s'installer face à moi :

— Non, sinon j'aurais eu quelque chose de plus brillant à te dire.

Très juste, mais pas nécessairement.

— Ta mère m'a dit l'autre jour qu'elle regrettait de t'avoir amenée dans cet endroit perdu...

— Bah, je crois que c'est surtout elle qui s'ennuie. Elle cherchait un coin calme pour les vacances ; maintenant que nous y sommes, elle déchante.

— Ne me regarde pas, dit-il.

Résultat, je lève les yeux vers lui. Le temps de réagir, « clic », il avait appuyé sur le déclencheur.

« Maintenant, regarde-moi. »

Me prêtant à son jeu, je détourne le regard ; le lac offre un valable objet de contemplation. Puis, je le laisse agir à sa guise.

« Je ne te stresse pas trop ? »

Je ris, stupidement, parce que sa remarque ne visait pas à provoquer l'hilarité.

« Je commence habituellement par prendre le visage des gens. »

Je songe : *Et après le visage* ? Que se sont-ils vraiment dit, lui et maman, hier ?

— Tu es toujours là ?...

Je sors de ma rêverie :

— Je pensais à notre retour en ville, dans une semaine.

Les vacances s'achèvent...

— Déjà ?

— Le personnel des écoles doit commencer à préparer la rentrée. Maman travaille à la bibliothèque d'un collège.

— Évidemment. Il faudra que tu te civilises.

— ?...

— Tu n'iras pas en classe pieds nus...

— La campagne, l'herbe, le sable..., dis-je.

Il n'y a que du sable entre la maison et le village, et même au-delà, du sable et des galets – les chemins sentent la plage les jours de pluie. Quand je vois un caillou qui me plaît plus que les autres, je le ramasse et l'ajoute à ma collection. Les rebords des fenêtres en sont peuplés et maman me dit qu'il faudra enlever tout ça bientôt. En attendant notre départ, mes pierres ne dérangent personne, en tout cas pas moi qui me suis habituée en parcourant les chemins à enfoncer de mon rond talon leur dure rondeur dans le sable.

Le vent rabat mes cheveux dans ma figure ; le temps de m'en délivrer, Serge a déjà pris plusieurs photos en rafale.

Je n'aime pas la disparition de son visage derrière le boîtier, l'œil qui se ferme dans une grimace et l'autre, le gros et noir et vitreux, sans vie.

— Tu vas me « borgner » longtemps comme ça ?

Un moment, il demeure sans réaction, avant que la signification de ce néologisme de mon cru, contraction de *borgne* et de *lorgner*, lui apparaisse.

— Ce que je vais retenir de cet été, ce sont mes siestes de l'après-midi, dans le hamac, derrière la maison ; moments de flottement entre la veille et le sommeil, alors que tout baigne dans une lumière blanche ou grise, ou bleue, filtrée par mes cils entrouverts...

— Drôle d'idéal, vivre en somnolant...

— C'est déjà pas si mal de savoir tôt ce qu'on aime dans la vie. C'est quand je dors que je suis le plus en accord avec le monde. Les plaintes à mon sujet sont plus rares à ces moments... Mais qu'est-ce que ?...

Serge, pris d'un fou rire, secoue la tête.

Je dénoue ma bretelle gauche, côté cœur ; le triangle de tissu qui recouvre le sein tombe – le sein, lui, tient bon. Le vent, opportunément, vient balayer l'épaule des cheveux qui y traînaient.

*

— Tu rentres enfin.

Pas plus tard que bien d'autres fois ; de toute façon, la remarque avait été prononcée du ton de la constatation.

Je traversai le salon en chantonnant ; maman, dans la cuisine, se leva de table. À la façon qu'elle eut de me dévisager, je m'arrêtai sur place.

— Tu... il... commença-t-elle.

Sa figure, son regard épouvanté : ses yeux s'abaissèrent – l'instant est demeuré gravé dans ma

mémoire –, comme si les raisons de sa colère provenaient d'un point entre mes cuisses. Instinctivement, je croisai les mains devant moi.

« Tu... il... » hésita-t-elle. Puis, se décidant : « Vous n'avez pas perdu de temps ! »

Sa mine catastrophée me prévint contre l'idée de lui répondre. Par une clairvoyance qui lui venait de je ne sais où, de je ne sais quoi, elle avait tout deviné. Ma démarche, l'air que je chantonnais, « ... *les femmes font l'amour librement...* » ? Déception, ressentiment, révolte, jalousie –, j'affrontais un ouragan multiforme aussi violent qu'imprévu.

Elle se radoucit, aussi subitement qu'elle s'était emportée :

— Après tout, dit-elle, c'est la vie. « Ça » devait arriver un jour ou l'autre, avec lui... ou un autre.

Page blanche.

Table des matières

Présentation	13
NOCE ET AUTRES PLONGEONS.....	15
Motel Nordet	17
« Plus One »	23
La guêpe	33
Vertiges	35
Le lac	41
Noce	43
Muette	49
Laisser-partir.....	55
Chut !.....	57
È pericoloso sporgersi	61
GALETS	65
Banlieue 1970	67
Été 1970	75

Mise en page achevée à Gatineau (Québec)
le 30 décembre 2024.

C3

Julianne,

la protagoniste de *Noce et autres plongeons*, a dix-sept ans ou vingt et quelques années, sans qu'on puisse préciser davantage, selon le désordre des textes. Elle préfère les femmes, ne dédaigne pas les hommes et trouve les guêpes plus supportables que les photographes. Voilà, vous savez l'essentiel, en dire plus serait indiscret.

« Je demeure la fille rechigneuse, l'amie attentive, l'élève distraite que j'étais. La vie est un petit train qui va son petit train-train jusqu'au terminus. »

« Vanité du bien-être. Que faire de cette capacité de jouissance sous-jacente dont le frémissement est toujours perceptible dans la transparence du temps qui passe ? »

*

Les narratrices des nouvelles de *Galets* nous ramènent au début des années 1970.